

dont on ne veut plus dans l'armée.—Et pour quoi ne veut-on plus de vous ?—Je ne sais, je sors de l'hôpital d'Alger, où l'on a guéri mes blessures aussi bien que l'on a pu, mais pas assez pour que je sois encore propre au service.—Eh bien ! mon brave !—Eh bien, mon Père, je veux me faire Trappiste. C'est un vœu que j'ai fait.—Mais y avez-vous bien pensé ?—J'y ai pensé une fois sur le champ de bataille. Nous avons fait une expédition en Kabylie. Pendant une charge meurtrière de la cavalerie arabe, je fus blessé ; je tombai. A cause de la poussière et de la fumée, personne des nôtres ne s'aperçut de ma chute. Les français reculaient toujours, et j'allais devenir la victime des Arabes ; c'est alors que je fis mon vœu. Nos ennemis passèrent deux fois auprès de moi, d'abord en chargeant sur les français, puis en battant en retraite. Les nôtres avancèrent, et me recueillirent. Je guéris de mes blessures, et je viens accomplir ma promesse.

—Mais, reprit le Père, la vie d'un trappiste ressemble bien peu à celle d'un soldat. J'ai peur que les austérités du cloître ne vous découragent.—Mon Père, vous oubliez que pour un zouave, et pour un cœur français, une parole donnée rend capable des plus grands et des plus longs sacrifices.—C'est bien, nous allons essayer de vous, mon enfant.

Notre soldat commença par une retraite, et le voilà, suivant avec une exactitude militaire tous les exercices religieux. Au bout de huit jours, il demande au Père abbé : " Comment trouvez-vous que je fasse mon service à la